



Des ultras-riches pour ouvrir le FFFH

Bienne Lors de la soirée d'ouverture du Festival du film français d'Helvétie jeudi, Thierry Klifa est venu présenter, pour la première fois hors de l'Hexagone, son sixième long-métrage librement inspiré de l'affaire Bettencourt. **page 4**



Photos David Torres Guzman



Thierry Klifa a allumé les projecteurs du FFFH

Julie Gaudio
Photos David Torres Guzman

Bienne Le cinéaste français a présenté «La femme la plus riche du monde» pour l'ouverture officielle de la 21e édition du Festival du film français d'Helvétie jeudi soir.

De l'autre côté de la frontière, la France est secouée par le mouvement social «Bloquons tout!» Alors, jusqu'au dernier moment, les organisateurs du Festival du film français d'Helvétie (FFFH) ont craint que l'invité de la soirée d'ouverture de jeudi ne puisse arriver à Bienne en temps et en heure.

Les perturbations ont finalement été plus légères que prévu et Thierry Klifa a pu profiter de la lumière inondant la cité seelandaise et sa région. «On est venu me chercher en voiture à Belfort et je n'ai cessé de m'émerveiller tout le long du trajet. Je sais que ça fait touriste de dire ça, mais que cette route est belle, entourée de toutes ces mon-

tagnes verdoyantes! J'ai ressenti une plénitude réconfortante, d'autant plus durant cette période très compliquée», confie-t-il juste avant la projection.

Car le réalisateur français n'est pas venu seulement pour admirer nos monts brillant de soleil. Après avoir présenté «La femme la plus riche du monde» au Festival de Cannes et à Angoulême, Thierry Klifa est venu ouvrir la 21e édition du FFFH avec son sixième long-métrage librement inspiré de l'affaire Liliane Bettencourt. Ou comment une femme très riche (Isabelle Huppert) se prend de passion pour un photographe excentrique (Laurent Lafitte), au point de lui donner un milliard d'euros sans sourciller. Interview avec le concepteur, non pas d'un documentaire, mais d'une fiction.

Thierry Klifa, pourquoi avoir choisi l'affaire Bettencourt comme point de départ pour votre film?

Cette histoire m'a fasciné quand elle a été rendue publique il y a quelques années. Je trouvais qu'il y avait une matière incroyable là-dedans, tenant à la fois de la farce, de la tragédie shakespearienne et du roman balzacien.

Néanmoins, illustrer ce qu'on avait déjà pu lire ou entendre ne m'intéressait pas. En fait, je voulais aller au-delà de ce qui avait déjà été raconté, en passant par l'intime, notamment à travers le regard de cette fille qui découvre que sa mère peut aimer comme elle ne l'a jamais aimée. C'est à partir

de cette idée que les images me sont venues. Je voulais livrer une autre vérité, peut-être un peu plus proche de ce qu'il s'est réellement passé.

Vous plongez aussi les spectatrices et spectateurs dans le monde des ultras-riches. Qu'est-ce qui vous attire chez ces personnes?

Elles exaspèrent et révoltent, mais en même temps, fascinent. A travers la fiction, je souhaitais ainsi pénétrer cet univers, en regardant, en quelque sorte, par le trou de la serrure. Car je crois que nous sommes tous un peu voyeuristes, dans le fond.

Je pense aussi que le monde des ultras-riches est très peu représenté dans le cinéma français, puisqu'il faut, pour le figurer, le connaître de l'intérieur. Or, j'ai eu la chance, enfant, de pouvoir l'observer de près, pour des raisons personnelles. Car ces milliardaires, contrairement aux Américains, n'aiment pas se faire remarquer. D'autant que cette affaire raconte aussi une époque révolue, dans laquelle ces personnes se sont construites à partir des cendres de l'Histoire. Je trouvais ainsi intéressant de faire une comédie de tout ça, avec un vrai fond politique, social et romanesque.

Les protagonistes de cette histoire ne sont, en apparence, pas très drôles. Comment êtes-vous parvenu à en faire des personnages de comédie?



Je trouve qu'ils ont été tous catalogués, avec des étiquettes bien précises:

la milliardaire esseulée, le trublion photographe parasite, la fille mal aimée... Une manière, à mon avis, de simplifier le récit. Je souhaitais aller ainsi au-delà des apparences. Et très vite, j'y ai vu une matière à comédie, avec des personnages haut en couleur. En particulier celui de Pierre-Alain Fantin, joué par Laurent Lafitte. Pour exister, il provoque, choque et fait remonter à la surface tous les non-dits et les secrets.

Est-ce Laurent Lafitte qui a choisi de donner ce côté très théâtral à son personnage ou est-ce vous qui lui avez demandé?

Nous l'avons tous les deux compris comme ça, c'est-à-dire qu'il ne s'agissait d'être ni dans le mimétisme, ni dans la représentation de quelque chose. Ce protagoniste est la représentation de lui-même, dans la provocation permanente pour répondre à la stigmatisation qu'il pouvait y avoir des homosexuels dans les années 90. Il théâtralise tout et ce sont justement ces provocations qui séduisent cette milliardaire incarnée par Isabelle Huppert.

Nous sommes parvenus, avec Laurent, à trouver un certain équilibre. Il ajoutait parfois une phrase de dialogue, un mot ou une expression et dans 99% des cas, c'était super. Je devais alors me replonger dans mes rushes pour me souvenir dans quelle prise il avait dit ceci ou cela, car il ne faisait pas deux fois la même mimique.

A quel moment avez-vous trouvé votre casting?

J'ai écrit en pensant à Isabelle Huppert, mais sans lui dire. Et quand je lui ai amené le scénario, elle m'a tout de suite suivi. Marina Fois est arrivée éga-

lement dès le début du projet, car nous nous connaissons bien. Quand elle a su que je préparais ce film, elle a très vite manifesté son intérêt pour le personnage de Frédérique (réd: la fille de la milliardaire). Laurent aussi s'est rapidement joint à l'équipe. Les trois ont beaucoup de points communs et de plaisir à travailler ensemble. On pourrait penser qu'ils sont dans la retenue, mais en réalité, il y a une grande liberté chez chacun d'eux et une grande concentration. Ils ont tous abordé leur personnage de manière artisanale et

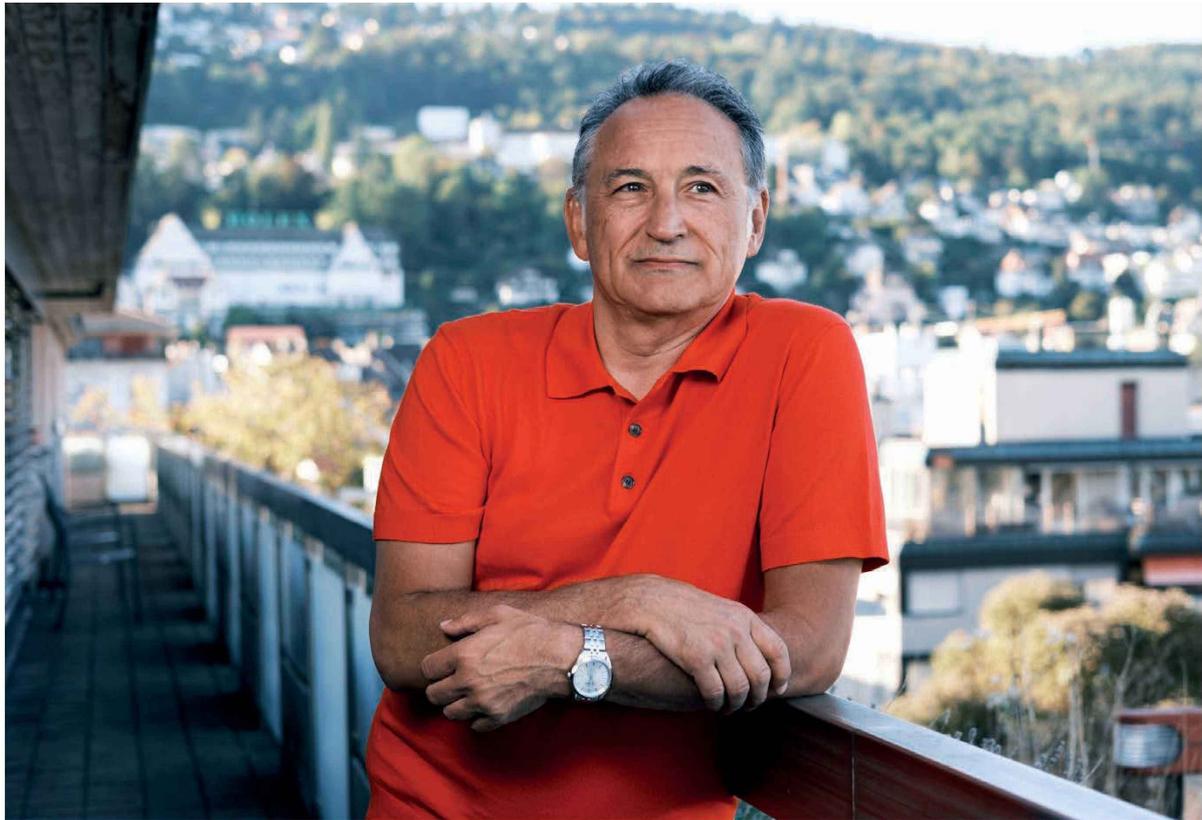
instinctive. Isabelle a, par exemple, dès la première prise, des gestes presque subliminaux, avec une certaine lenteur, une façon de se tenir, de parler.

Raphaël Personnaz était-il enthousiaste à l'idée d'incarner un majordome avec peu de répliques?

Quand je lui ai proposé le scénario, il était un peu hésitant. Je lui ai dit: «Je sais, pendant 45 pages, tu es présent, mais tu ne dis pas un mot à part: «Madame est servie.» Aujourd'hui, on en plaisante. Il m'a confié que grâce à moi, une fois dans sa vie, il aura prononcé cette fameuse phrase: «Madame est servie!» Son personnage était très intéressant et il fallait que j'arrive à lui communiquer ce que j'avais en tête.

Etes-vous plutôt directif ou laissant une grande liberté de jeu à vos actrices et acteurs?

Il y a presque un accord tacite entre nous. Ils sont libres de proposer des choses et je suis libre d'en disposer. Souvent, je les laisse partir dans la direction qu'ils souhaitent et parfois, j'ajuste. Mais jamais, ils n'ont été à côté de la plaque. Ils sont vraiment des actrices et acteurs prodigieux.



Arrivé à Bienne quelques heures avant la soirée d'ouverture, Thierry Klifa a assuré être enthousiasmé par la ville et sa population.

David Torrez



Glenda Gonzalez Bassi au cinéma Rex.

L'art de «faire bouger des montagnes»

La 21^e édition du Festival du film français d'Helvétie (FFFH) s'est ouverte jeudi sur un cinéma Rex archicomble. «Je crois que c'est la première fois que nous n'avons aucun siège vide de dernière minute», a salué Christian Kellenberger, lors de son discours d'introduction. Outre ce record quantitatif, le cofondateur et directeur du FFFH a mis en avant la richesse du cinéma français, «de plus en plus varié», proposant des histoires légères ou plus dures, «toujours avec une lueur d'espoir». Inaugurant pour la première fois

le FFFH en tant que maire de Bienne, Glenda Gonzalez Bassi s'est également réjouie de voir deux salles pleines de Biennoises et Biennois, francophones et alémaniques, «unis pour regarder, le temps d'un moment, dans la même direction». Le cinéma, «fait bouger des montagnes», et le FFFH, «rassemble les communautés linguistiques», a-t-elle affirmé. Avant de conclure: «Je suis fière de vous saluer ici au nom de la Ville de Bienne, car la Ville est fière du FFFH, faisant rayonner Bienne au-delà de ses frontières.»